

comme vous nous l'avez déjà dit que c'est l'homme qui fait la bonne terre, et qu'il peut en retirer des profits très-grands, quand il a la main heureuse.

M. le Curé.—Tenez, mes amis, en agriculture, comme en tout le reste, le succès n'est promis qu'aux conditions suivantes : l'amour des devoirs de son état, l'activité et l'intelligence. Dans la classe des cultivateurs, comme dans celles des industriels, des hommes de profession libérale, beaucoup désirent de gros bénéfices, mais à condition qu'ils ne coûtent presque aucun travail, presque aucune étude, et comme on dit vulgairement : *que le gibier leur tombe tout rôti dans le bec, pendant qu'il se tiennent les bras croisés.*

A plusieurs on pourrait répéter ces paroles de la fourmie à la cigale : “ *Vous avez chantée tout l'été, dansez maintenant.* ”

Mais voici ce que peuvent m'objecter, avec un semblant de raison, ceux des cultivateurs qui ne sont pas encore décidés à changer leur mauvais système : “ Les exemples que vous citez ne sont pas encourageants pour nous, vous nous parlez de gens riches qui ont beaucoup de terres, qui ont beaucoup d'animaux ; mais nous, qui n'avons que deux arpents sur trente à quarante, nous ne pouvons pas avoir autant de vaches, ni faire par conséquent, autant de beurre.”

Quand on en est rendu à raisonner ainsi, nous avouons qu'il reste peu de ressources pour guérir un pareil genre de maladie.

Oui, sans doute, les cultivateurs que nous venons de donner pour exemple sont riches aujourd'hui ; mais l'ont-ils toujours été ? Combien, parmi nos cultivateurs les plus fortunés, ont commencé à cultiver leurs terres avec moins de moyens que ceux qui raisonnent ainsi ; combien, même, ont commencé par être journaliers, serviteurs, et qui ont, pour ainsi dire, acheté leur propriété ponce à ponce.